

RIO ~ SALADO

Mon village natal s'appelait autrefois Rio-Salado, du nom de l'oued salé qui le cernait de son lit creux de rocaïlle. En hiver, une eau saumâtre en resurgissait, s'étalant le long des roseaux, des tamaris et des lauriers roses, ou pourfendant de berges encaissées et nues, vignobles et céréales alentour.

Lorsqu'on me conduisit pour la première fois à l'école maternelle, je savais déjà mon alphabet par cœur. Le soir après dîner, je le récitais souvent à mes parents, après avoir ôté, avec un regret dont je ressens encore la pénible acuité, la sucette de ma bouche... Les premiers jours de ma vie scolaire, j'essayais même de la cacher dans mon petit panier d'osier, mais là, maman fut intransigeante...

De l'école maternelle, ce dont je me souviens le plus, c'est sa mitoyenneté avec le café maure. Quatre fois par jour, tenant très fort la main de mon père ou de la bonne, j'y jetais un regard curieux, inquiet. Quand en classe le silence s'établissait parfois, le chant douceâtre du phonographe arabe nous endormait peu à peu, sous l'œil courroucé ou soulagé (je ne sais plus) de l'institutrice. Je n'ai jamais vu autant d'enfants endormis sur des pupitres noirs. Ces airs tristes, véritables litanies psalmodiées se mêlent encore dans ma mémoire à l'éclat cuivré de la théière, aux minuscules tasses posées sur les tables rondes et basses du café.

Les arabes s'y tenaient assis en tailleur sur des tapis de rafia, les jambes nues jusqu'aux genoux dans leur sarouel; le turban à moitié défilé sur leur crâne rasé m'inspirait, j'en ai encore souvenir, une crainte affolée. J'imaginai le rasoir passant et repassant sur ces crânes gris parsemés de petites croûtes.

Je crois que cette peur irraisonnée venait surtout du fait que le coiffeur musulman, installé à côté, se livrait à des pratiques qui me bouleversaient. Il procédait en effet, en ces lieux, à des scarifications derrière l'oreille; et parfois, la porte étant toujours ouverte, j'apercevais cet espèce d'instrument collé à la peau de ces têtes chauves. Têtes pâles, décapitées, semblait-il, posées sur le grand drap gris qui enveloppait patient, fauteuil, traînant même jusqu'à terre. Ces incisions étaient pratiquées, disait-on, pour assainir les cuirs chevelus atteints de maladies, ou par simple hygiène. En fait, le barbier arabe faisait office d'infirmier, la scarification correspondant à notre ancienne saignée. Ces mêmes barbiers étaient aussi, à l'occasion, des arracheurs de dents. En un sens, ils ressemblaient fort aux barbiers-chirurgiens du Moyen Âge auxquels les médecins de l'époque confiaient des tâches secondaires.

Les médecins de mon enfance, eux, les regardaient avec défiance, amusement, ne pouvant se défendre d'une certaine admiration devant cette habileté toute empirique.

Bref, les coiffeurs arabes possédaient dans leur boutique toutes sortes d'instruments propres à une rudimentaire chirurgie, c'est pourquoi les enfants de mon âge passaient devant chez eux, la peur au ventre.

Aux premiers beaux jours, quand les vitres des salles de classe s'ouvraient avec fracas sur les palmiers du jardin, l'odeur du thé à la menthe venant du café maure envahissait l'école, donnant au printemps une senteur musquée, au vol des mouches quelque chose d'un peu lourd. Dehors, face au grand portail d'entrée, encore une bougainvillée. Elle s'échappait du jardin de Mme Cardona en une protubérance de feuilles poussiéreuses et rêches, parsemées de fleurs au toucher de papier.

Dans les villages d'Algérie, surtout dans ceux d'Oranie, les maisons des viticulteurs étaient construites à peu près de la même façon. Durant mon enfance, je n'ai connu qu'un "petit château". On appelait de ce nom pompeux, une grande bâtisse avec perron et escaliers arrondis, chiens assis et toit de tuiles grises. Un jardin à l'anglaise l'entourait, une très haute grille le protégeait des curieux. Ce "petit château" a bercé de rêves mon adolescence, je l'avoue.

Mais les autres maisons, à quelques détails près, étaient identiques. Sans étage, porte d'entrée donnant par deux ou trois marches sur le trottoir, toit à quatre pans de tuiles rouges, elles débouchaient à l'arrière sur une cour où s'ouvraient quelquefois un garage et une buanderie, toujours un poulailler, l'écurie à cette époque étant plus ou moins désaffectée et transformée en hangar. Parfois sur le côté, un jardinet et sa tapageuse bougainvillée. Je dis bien parfois, peu de maisons s'offrent ce luxe, la vigne nécessitant et tout le temps et tout l'argent. Mais quand jardinet il y avait, par le portillon de fer, en rasant les murs, au printemps, on pouvait

Rio Salado - École Maternelle.



sentir avancer que de les voir, les masses crémeuses des roses thé; blancheur à peine rosée, miel souple, elles ployaient sur le vert insolite des feuilles comme une orgie lasse, gavée de parfums lourds. En automne leurs pétales, soyeux comme la peau d'un bébé, jonchaient le sol de velours blond, exhalant dans les soirées tièdes des effluves agaçants de soies fanées ou mouillées.

Sur la façade, les fenêtres au nombre de deux ou trois, longues, relativement étroites, étaient munies de haut en bas, de grilles terminées en fer de lance, qui semblaient les encager. Souvent à la tombée du jour, un enfant s'y tenait agrippé comme un petit fauve, sa mère veillant à l'intérieur. Là, un couloir servant de hall menait à la véranda et à la cuisine. Mais de chaque côté du "corridor" (nous le nommions ainsi), les pièces étaient souvent mal desservies, certaines étant constamment traversées.

Lisses, nettes, attachantes dans leur simplicité, ces maisons que le soleil blanchissait encore, s'alignaient sagement le long des rues, trop récentes, vulnérables. De temps à autre, la trouée d'un "patio", ouverture béante de la gêne, d'une certaine pauvreté, cour sans rose ni arbre, où nulle bougainvillée ne déployait son arrogant feuillage, sa farouche protection d'épines. On désignait ainsi d'énormes cours de terre battue où s'ouvraient une vingtaine de petits "appartements", dont le plus grand se composait de deux chambres contiguës. Il faut dire que les propriétaires des maisons aux toits à quatre pans, habitaient naguère ce genre de demeures.

Aujourd'hui vivaient là, dans un folklore sinon serein du moins sans équivoque, espagnols, arabes, tous ouvriers agricoles, tâcherons, bergers ou petits artisans. Il y avait aussi beaucoup de vieillards sans ressource. En hiver, aux premières pluies, la terre rouge et caillouteuse du "patio" se transformait en une boue gluante où l'on pataugeait sans cesse. Nous appelions cela, avec une extrême désinvolture, du "bagali": mot à coup sûr venant de boue, consonnance exprimant la répugnance, mais terme typiquement inventé par nous.

Mon grand-père paternel logea quelques temps avec ses enfants dans une de ces cours. Il n'y avait pas d'eau courante évidemment, seule une fontaine à l'entrée et mon père me contait que les femmes espagnoles nouvellement arrivées, venaient y remplir de grosses gargoulettes qu'elles hissaient et transportaient sur leur épaule. Ma tante, m'a-t-on dit, se servait d'un cerceau pour ne point se mouiller et équilibrer le poids de ses deux seaux. Quand aux mauresques, ne sortant que voilées, elles envoyaient maris ou enfants, munis d'outre en peau de bouc pour cette corvée.

Pour ma part, je me suis rendue assez souvent, durant ma petite enfance, dans une de ces cours mitoyennes de notre maison. Là, vivait Ramon el carpintero, Raymond le charpentier (on le nommait toujours de cette façon) à qui mes parents confiaient parfois de menus travaux de menuiserie. Je revois encore les copeaux dans son petit atelier: genre de véranda en bois qu'il avait lui-même construite devant son logement de deux pièces. Il faisait partie des joyeux lurons qui, le mercredi des Cendres, "enterraient la sardine" avec force anisettes. Il jouait également de la guitare et

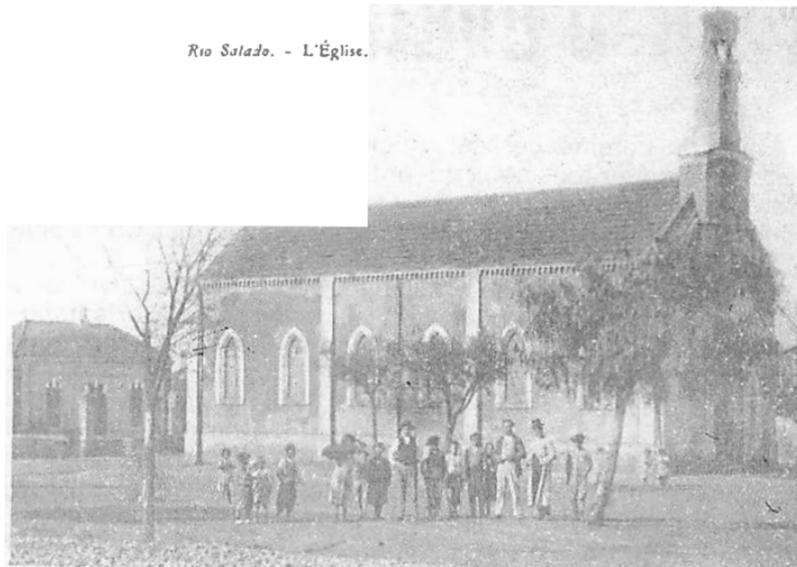
dans les soirs d'été, sa voix s'élevait, faisant taire un instant une flûte solitaire. Il chantait, je me souviens : "Las golondrinas", valse espagnole et sa voix éraillée disait le long poème de l'amour, de l'espoir.

Chez nous, point de lavoir, ni de rivière ; cela évoque une eau abondante et douce qui n'était pas le fait du pays que nous habitions. Aussi les femmes dans ces patios, tenaient-elles à demeure devant leur porte, l'inévitable baquet et la planche à laver, le tout posé sur une caisse. Les mauresques, elles, lavaient plutôt dans des cuvettes émaillées, derrière une espèce de palissade en roseaux qui protégeaient leur devant de porte des regards indiscrets.

Je disais tantôt qu'il n'y avait point d'arbre, pourtant je revois tout à coup, le tronc noueux et épais d'une vigne qui grimpait le long d'une façade ; des pampres s'élevaient au-dessus de volets modestement entrouverts.

L'eau courante vint par la suite et la fontaine désertée ne servit qu'aux mille sottises des garnements. Car il y avait dans ces cours quantité d'enfants, les familles espagnoles et arabes étant prolifiques. La plupart étaient un peu voyous, ils se disputaient à longueur de journées, manquant l'école pour un oui pour un non, criaient, hurlaient, se lançaient des cailloux à la moindre occasion. L'été, ils passaient le temps près de la fontaine, à boire, à asperger d'eau les passants, eux-mêmes trempés comme des soupes. Vêtus de petits tabliers informes et délavés, ou de pantalons dont les bretelles glissaient, pendouillaient, ils allaient souvent pieds nus, créant une ambiance turbulante, bruyante, les parents pour se faire entendre criant encore plus fort.

Sur le même trottoir que les maisons de maître, le toit plus bas indiquant une différence de "niveau", s'inscrivaient également



quelques petits logements d'une ou deux chambres. Ouvrant sur la rue, ils étaient, si j'ose m'exprimer ainsi, d'un standing plus élevé que les chambres des patios. Là demeurait un personnel plus raffiné : repasseuse lingère et aussi petits métayers et artisans.

Andrée MONTERO

Extrait du livre "Rio-Salado" aux Editions Privat